

# La vie de Jean Marmorat

racontée par Bernadette Gaume, sa nièce



Jean Marmorat avec sa maman

## Préambule à la vocation de Jean Marmorat

L'enfant est né le 19 janvier 1915 à Montceau-les-Mines.

Il a été déclaré à la mairie sous le nom de Louis Jean Marmorat. Mais il était l'usage à l'époque d'utiliser le deuxième prénom comme prénom usuel. Ainsi durant toute sa vie on le connaît sous le prénom de Jean.

Je n'ai eu connaissance de sa véritable identité qu'après avoir commencé la généalogie et retrouvé son acte de naissance, soit 30 ans après son décès.

**Une anecdote concernant sa naissance :** J'ai toujours entendu dire de la part de maman que son père était déjà parti à la guerre avant la naissance de son frère. Lors d'un violent combat dans l'Est de la France, la Vierge lui serait apparue et lui aurait dit : « Ne crains rien, tu reverras ton fils »... Mon grand-père apprenait alors le sexe de son enfant et n'eut plus peur de mourir au combat. Il a ainsi fait connaissance avec son fils à sa démobilisation qui n'a pas tardé à arriver.

Je ne sais pas si cette histoire est une légende ou si elle a été enjolivée, mais je la trouve pleine d'espérance. Quant à mon grand-père, qui vivait avec nous, il avait effectivement une profonde dévotion pour la Vierge.

En 1919, une petite sœur lui est donnée. Pendant toute sa vie, il sera le frère protecteur et attentionné.

C'est grâce à lui que maman a connu papa, à Dijon ; ils avaient sympathisé en Autriche, pendant la guerre. Par la suite, il débordait d'une affection toute particulière pour ses trois nièces qu'il appelait affectueusement : la guenon bleue, la guenon verte, la guenon rose.

Pendant toutes ses premières années, c'est un enfant sans problème, né dans une famille très unie, très pratiquante et qui a donné à l'église de nombreux prêtres et nombreuses religieuses.

Je ne sais à quoi est due la vocation de mon oncle. Toujours est-il qu'il a toujours souhaité devenir prêtre pour être dévoué aux autres. Il a commencé son séminaire avant la guerre. Puis, à son retour, il a été ordonné en mars 1948. Il me semble que c'était le séminaire de Rimont.



Jean Marmorat jeune homme

## Entre temps ce fut la guerre

Il n'en a pas gardé de mauvais souvenirs, même aux stalags où il a pourtant connu parfois la faim et la misère. Peut-être n'a-t-il pas voulu nous traumatiser ? En revanche, pendant ces années, il a vécu des amitiés si fortes et si étroites qu'elles ont perduré jusqu'à son décès, ou au décès de ses camarades.

Ses récits étaient imagés, généralement comiques, essentiellement basés sur la ruse, la débrouillardise des Français face à l'hégémonie de leurs cerbères allemands. Un de ses meilleurs souvenirs était la préparation secrète de Noël dans sa baraque, suivie par l'invitation faite à leurs

géoliers à participer à la fête. Tout le monde était réuni « fraternellement » autour du repas, de la messe, des chants, des musiques et d'une pièce de théâtre qu'ils avaient montée. La guerre était loin en cette nuit. Il aimait raconter que les Allemands n'ont jamais compris comment les prisonniers avaient pu se débrouiller pour avoir une dinde, du champagne et quelques friandises qu'ils avaient partagés avec eux.

Ainsi, dans ces camps, il a vécu la fraternité, l'union, la confiance, la solidarité, la charité... valeurs qui sont à jamais restées en lui.

Pour en terminer avec la guerre, un an avant sa mort, alors qu'il se savait malade, il a souhaité revoir en famille, son périple autrichien.

Il nous avait embarqués dans cette expédition parce que c'était là-bas, en Autriche qu'il avait fait la connaissance de papa. Il souhaitait ainsi revivre avec son ancien copain de captivité des souvenirs communs, puis nous faire vivre d'autres souvenirs plus personnels lorsqu'ils ont été séparés.

Il y a eu deux points forts pendant ce voyage :

1. A Saint Johann im Pongau, nous avons rencontré le curé de la paroisse ; celui-ci nous a emmenés dans la sacristie de l'église et nous a sorti l'ostensoir parfaitement conservé que les prisonniers, dont mon oncle, avaient fabriqué 30 ans plus tôt avec des boîtes de conserves. J'ai vu mon oncle pleurer d'émotion.

2. Il avait, pendant une longue période, travaillé dans une ferme. Nous avons retrouvé l'endroit et nous avons passé un long moment chez la petite fille devenue propriétaire qu'il promenait sur ses épaules. Devenue adulte, elle se souvenait encore parfaitement de ce « monsieur si gentil qui l'a fait rire ».

Nous avons recherché les parents de cette femme ; la mère nous a accueillis chez elle à bras ouverts (au sens propre du terme) mais son mari était à l'hôpital. Mon oncle s'y est rendu seul.

Il nous a raconté par la suite que son ancien maître a fait venir près de lui tous les membres de l'hôpital pour venir voir « son gamin

français » devenu prêtre et qui venait non seulement lui dire qu'il ne lui en voulait pas, mais aussi le remercier de ne pas avoir eu à souffrir des horreurs de la guerre tant qu'il a été chez lui.

Je ne sais pas qui était le plus ému !

## Ordination de Jean Marmorat



Le jour de son ordination

Je crois, mais sans aucune assurance, que la photo a été prise le jour de l'ordination de mon oncle.

Voilà, il était enfin prêtre. A lui sa mission du dévouement aux plus petits, à ceux qui avaient besoin et non pas forcément ceux dans le besoin.

Jean Marmorat avait le sens de l'autre, appris très tôt dans une famille qui, sans être bourgeoise, n'était toutefois pas modeste. Son père était responsable boufeuf ; cela impliquait donc la responsabilité des vies de ses collègues basée sur la gestion scrupuleuse des charges explosives. Un accident est si vite arrivé. Mais pas un seul coup de grisou n'est venu ternir sa carrière.

Ainsi, Jean, apprit-il très tôt le sens du devoir bien fait, le sens de la morale, du travail, de la générosité, du mérite mais aussi le sens de la droiture, de l'impartialité ou le sens de la fraternité et de la franche camaraderie.

## Sa mission

Jean Marmorat a d'abord été vicaire à Blanzay. Je me souviens aussi qu'il allait dire chaque semaine une messe à Marigny.

Après Blanzay, il a été nommé à Montceau-les-Mines comme aumônier des Houillères et de l'hospice.

Il n'était pas en paroisse mais résidait dans une « maison de fonction » près de ses petits vieux, « ses pépés » et « ses mémés ». Il allait chaque jour voir chacun d'entre eux sans exception après avoir dit sa messe du matin : une poignée de main, un sourire, un mot de réconfort... qu'est-ce qu'il les aimait ! Tout comme aumônier des hôpitaux, il était à sa place au cœur même de la souffrance ; il aurait été malheureux si on avait dû le changer de mission.

Pendant toutes ces années, j'ai donc vu mon oncle vivre pleinement sa foi au milieu des hommes. Il donnait autant à l'étranger qu'à sa propre famille avec laquelle il entretenait des liens très étroits. Il était un homme simple, tolérant, autant à l'aise avec les « grands » qu'avec les « plus petits ». Pour lui, la personne qui était en face de lui était son ami, un frère, fut-il ministre, maire, évêque, ou simple ouvrier. Il faisait fi les conventions traitant chacun avec équité.

Ne s'intéressant ni à la couleur de la peau, ni à la religion, ni à l'âge, ni au compte en banque de son interlocuteur, tel le bon Samaritain pendant toute sa mission il est resté fidèle à la parole du Christ : « ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le ferez ». Pour vous faire comprendre, je peux même dire que plusieurs clo-



Vicaire à Blanzay

chards et prostituées, ses copains, ont assisté au milieu de nous tous, à ses funérailles ravagés par une tristesse sincère.

## Un grand sens de l'amitié

Mon oncle était quelqu'un que l'on qualifie de sympathique. C'était surtout un bon vivant, fine bouche et fin gourmet. Ses moments de détente, il les passait à cuisiner ou à jardiner. Il aimait réunir chez lui de grandes tablées de travail. Il pouvait passer des heures à concocter des repas panguéliques et raffinés pour son évêque et ses « collègues » prêtres qui passaient ainsi de mémorables soirées. En effet, il n'était pas non plus le dernier à raconter des blagues ; il y avait toujours la dernière entendue qu'il devait absolument rapporter. Quant à sa bibliothèque débordante, on y trouvait aussi quelques livres d'histoires drôles que ses nièces lui avaient offerts pour étoffer son registre

Et quand il n'invitait pas chez lui, il invitait les uns ou les autres à venir passer quelques jours de repos avec lui, chez mes parents. C'est ainsi que j'ai fait connaissance lors de plusieurs séjours de Don Camillo, personnage charmant, aussi rempli de fantaisie, dans le privé, que son personnage dans les films. Celui-ci avait montré à mes parents un papier signé Guareschi rencontré en prison. Il autorisait l'auteur à utiliser son nom mais il se disait déçu de l'exagération faite autour de son personnage.

## Un caractère fort et un fort caractère

Certains ont pu reprocher le franc-parler de Jean Marmorat, sa liberté de langage, voir quelquefois sa rudesse...

Pour vous donner un exemple de ce dont était capable mon oncle voici une anecdote qui m'a toujours beaucoup fait rire :

Lorsqu'il était jeune prêtre, à Blanzay il y faisait le catéchisme. Parmi les enfants, il y en avait un que l'on qualifierait aujourd'hui de pénible.

Invité un jour à manger chez les

parents de ce gamin... mon oncle, après les civilités d'usage, fut prié de s'asseoir. Il s'installa sur la table, étala proprement sa soutane et mit ses pieds sur une chaise, devant lui. Les parents, interloqués, lui dirent : « eh bin abbé ! Qu'est-ce qui vous arrive ? ».

Et mon oncle de répondre l'air étonné : « j'ai fait quelque chose qu'il ne faut pas ? Pourtant, c'est comme ça que votre fils se tient au caté malgré mes remontrances. J'ai donc pensé que c'était habituel chez vous et ainsi pour vous faire plaisir, je fais comme votre fils me l'a montré ». L'enfant, présent, n'a plus jamais recommencé.

Dans le privé, mon oncle était un homme déterminé, intègre. Il avait confiance en lui mais ne se surestimait pas. Il ne faisait jamais de fausses promesses et son sens de l'honnêteté était poussé à l'extrême. Il était organisé et ne laissait rien au hasard ; il aimait se fixer des buts précis et détestait perdre son temps. Du moins, c'est comme cela que je le voyais avec mes yeux d'enfant.

Lorsque nous étions jeunes nous trouvions qu'il avait avec nous un ton que je qualifierais aujourd'hui de péremptoire ce qui faisait que quelquefois nous le craignons. Mais un câlin, une petite blague, une petite partie de jardinage ou quelques sauts sur ses genoux et tout était oublié.

Ainsi, vous l'avez compris, Jean Marmorat, si je peux me permettre, n'aimait pas se laisser marcher sur les pieds... surtout à la fin de sa vie où il avait développé un sens critique surdimensionné peut-être dû aux drames qu'il était en train de vivre et qui l'avaient agri.

Le pire qu'il ait sans doute vécu a été le décès en 1972 de ma petite sœur de 20 ans qu'il avait mariée 4 mois plus tôt. Il ne s'en est jamais remis. Sa foi, nous a-t-il dit, a été ébranlée. Cette disparition l'a minée et je peux presque affirmer que son cancer des poumons (même s'il avait fumé tout sa vie) a découlé de cette tragédie.

Tout prêtre qu'il était, je l'ai vu sur son lit d'hôpital, lutter contre la mort qui finalement l'a emporté en août 1974.



Un an avant son décès

## Amis lecteurs

Vous comprendrez volontiers que je ne suis pas tout à fait objective avec notre « papain » (ma sœur n'arrivait pas à dire parrain et ce surnom lui est resté).

Je dois dire quand même que ce devait être un grand bonhomme car je n'ai jamais vu autant de monde à un enterrement pour une personne « lambda », ordinaire, du peuple : 3 évêques, plus de 100 prêtres, des représentants de la mairie, des Houillères, du monde-hospitalier, des syndicats, de nombreuses associations, même de la police et des dizaines d'anonymes qui, depuis le parvis, partageaient notre douleur.

C'est la première et dernière fois que je me suis vue prendre une rue en sens interdit parce que le convoi funéraire était escorté par les motards qui avaient dû boucler le quartier.

Excusez mon manque de modestie, mais c'est ce jour-là que j'ai compris que le Jean Marmorat, qui n'était alors que « le papain », était en réalité quelqu'un d'irremplaçable, de grand, non seulement dans le cœur de sa famille mais aussi dans la vie de beaucoup de Montcelliens.

En son souvenir, je terminerai cette lettre comme il a toujours terminé les siennes :

Union de prières, t'aime, t'aime.

Bernadette Gaume